

Linguistique et sociologie, un point de vue méthodologique

Nicole Ramognino

Volume 31, Number 1, Spring 1999

La sociologie et les sciences sociales : une affaire de discipline(s)?

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/001614ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/001614ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0038-030X (print)

1492-1375 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Ramognino, N. (1999). Linguistique et sociologie, un point de vue méthodologique. *Sociologie et sociétés*, 31(1), 35–50.
<https://doi.org/10.7202/001614ar>

Article abstract

This paper reviews interdisciplinary relations between linguistics and sociology from the 1960s until the present. Three moments in the development of linguistics are outlined: the structural period, enunciation theories and pragmatics. The objective is to bring out the different modalities in these relations and attempt to make an assessment from the point of view of a theory of description. The latter postulates a relative autonomy in the formal observation of the materiality of language (language data) as the moment preceding the strictly sociological description of social practices. This perspective is interesting in that it allows us to push back the moment of interpretation as far as possible and to expose the heterogeneity of language functions, as a prelude to exposing the heterogeneity of social logic.

Linguistique et sociologie, un point de vue méthodologique



NICOLE RAMOGNINO

Les liens entre linguistique et sciences sociales sont anciens et font l'objet de réflexion dès la naissance de l'école durkheimienne. Ils étaient, à cette époque, plus d'ordre théorique ou méthodique que méthodologique. Bruno Karsenti (1997) montre combien l'épistémologie maussienne doit notamment au rapport que Marcel Mauss entretenait avec la linguistique. Cette approche connaît aujourd'hui des réflexions fructueuses. Citons les propositions formulées par Jürgen Habermas ([1984], 1995) pour ne prendre qu'un exemple. Nous n'aborderons pas ce type d'influence ou de rapports. Nous préférons, ici, nous intéresser plus particulièrement à l'attraction méthodologique qu'a pu exercer et qu'exerce la (ou les) linguistique depuis les années soixante : en effet, la linguistique, ses principes et ses outils d'analyse, ont joué un rôle important dans l'ensemble des sciences sociales (histoire, anthropologie sociale, critique littéraire, sociologie). De fait, la linguistique structurale était alors considérée comme un modèle scientifique pour les autres disciplines, et non seulement était-elle un exemple à suivre, mais il fallait en quelque sorte s'y reporter puisqu'elle agissait comme science pivot : science des signes par excellence, elle ouvrait sur une sémiologie générale, susceptible d'embrasser l'ensemble des autres disciplines des sciences sociales dans sa mouvance. Depuis, on a connu d'autres courants linguistiques, comme les courants liés aux théories de l'énonciation et, plus encore aujourd'hui, la pragmatique linguistique.

Le travail interdisciplinaire devient cependant différent dans ces deux dernières approches : il est appelé à se développer dans des cadres disciplinaires nouveaux. Pour les théories de l'énonciation, deux orientations se sont constituées chacune en champ disciplinaire autonome, d'une part, la sociolinguistique et, d'autre part, l'analyse de discours, regroupant ainsi un ensemble de chercheurs d'origines disciplinaires différentes : la participation à ces regroupements s'effectue moins dans le cadre d'une redéfinition des frontières de la discipline d'origine que dans le cadre de la constitution d'une discipline originale à la jonction de la linguistique et des sciences sociales. Cependant, ces champs disciplinaires restent problématiques ou contestés : ils n'ont pas détrôné les disciplines dont ils sont issus et l'on peut voir émerger une proposition pour une intégration des analyses énonciatives dans le cadre de la discipline sociologique : *De la sociolinguistique à la sociologie du langage* est le sous-titre d'un ouvrage de linguiste (Bautier, 1995).

Quant à la pragmatique linguistique, elle naît et se développe sur les frontières de la sociologie goffmanienne en la redéfinissant : d'un interactionnisme symbolique, les recherches deviennent

des interactionnismes conventionnels, par exemple. On peut également étendre cette participation et redéfinir complètement la discipline, comme tente de le faire l'ethnométhodologie, science qui s'affirme « naturaliste » et se donne comme substitutive de ce que cette école nomme les sociologies constructivistes ou interprétatives : mais ne perd-on pas, du côté linguistique comme du côté sociologique, l'« objet » propre de l'une et l'autre discipline ?

Nous ne serons pas exhaustive et sélectionnerons quelques exemples pour mettre en évidence le jeu qui s'instaure entre linguistique et sciences sociales. Notre question portera sur la pertinence sur ces croisements et sur leur efficacité heuristique et/ou scientifique. Nous essaierons de voir aussi, malgré les insuffisances et les problèmes qui peuvent se faire jour dans ces jeux d'interdisciplinarité, les ouvertures que la discipline linguistique peut apporter à la sociologie, notamment parce que la « matérialité langagière¹ » est une dimension du social et, par conséquent, une entrée méthodique, parmi d'autres, de la construction de tout objet social. Nous verrons dans cette perspective comment les outils linguistiques peuvent aider à la description de cette matérialité et transformer le cadre classique de la théorie sociale, que celle-ci se rapporte à la discipline sociologique ou aux interprétations des linguistes. On pourrait enfin voir comment le travail entre linguistes et sociologues peut arriver à rendre compte non de la langue, mais du langage comme institution sociale, même si les programmes de recherche dans ce domaine ne sont pas, pour l'heure, véritablement développés.

Un inventaire des usages de la linguistique par les autres disciplines des sciences sociales pourrait emprunter plusieurs thématiques. Il nous a semblé opportun de choisir les concepts linguistiques descriptifs comme entrée la plus facile pour rendre compte de l'interdisciplinarité : d'une part, cette dernière suit un parcours chronologique, celui du développement de la linguistique, que l'on peut caractériser par l'émergence tout au moins hexagonale de théories linguistiques différentes — structuralisme, théories de l'énonciation, pragmatique — ; d'autre part, ces différents cadres théoriques impliquent des concepts descriptifs opératoires qui déclinent implicitement ou explicitement des théories annexes de la langue, du sujet et du social qu'il faut rendre visibles pour juger des acquis de l'interdisciplinarité. La présentation chronologique de l'interdisciplinarité, faite à partir de ces questionnements, nous conduira à proposer des règles de méthode quant à la construction de l'objet sociologique, sur la base d'une autonomisation formelle de la description de la matérialité langagière du social et d'une intégration cumulative de ses résultats dans la description et construction de l'objet sociologique.

LA LINGUISTIQUE STRUCTURALE ET LES SCIENCES SOCIALES, UNE INTERDISCIPLINARITÉ PARADOXALE

En ce qui concerne la première période du développement de la linguistique scientifique, le structuralisme était dominant dans les années soixante et soixante-dix, pourrions-nous dire, période pendant laquelle cette discipline était présentée comme une science pilote pour les autres sciences sociales, à la recherche de scientificité. Or les matériaux sur lesquels elle se développait étaient ceux qui faisaient connaître aux autres sciences sociales leurs échecs les plus cuisants (les problèmes de l'analyse qualitative ; les analyses de contenu ; l'analyse des représentations sociales, etc.). C'était l'époque où Lévi-Strauss proposait son programme de recherche non seulement sur les structures de la parenté, mais aussi sur la mythologie amérindienne, la période où Lacan prétendait pouvoir accorder à la psychanalyse le statut de science, le moment où Greimas et Barthes inventoriaient toutes sortes de textes pour en analyser la structure et où le rêve d'une sémiologie générale — qui se posait en fait comme sémiotique — au fondement des sciences sociales se constituait en une revendication de scientificité pleine et entière, c'est-à-dire aussi d'une analyse dont les vertus heuristiques et généralisantes dépasseraient l'herméneutique ou les exégèses particulières. Les objectifs étaient clairs : les sciences sociales dès lors qu'elles ont affaire au symbolique, aux signes ou aux significations (c'est-à-dire aussi

1. La « matérialité langagière » renvoie au fait que toutes les données à partir desquelles le sociologue construit son objet sont des données langagières. Il s'agit d'une matérialité phonique (des sons) ou d'une matérialité graphique (des lettres, des mots, des phrases, etc.). Ces données langagières ont comme statut épistémologique d'être les traces d'opérations cognitives, éthiques, esthétiques d'acteurs sociaux.

pour toutes leurs opérations) avaient intérêt à s'inspirer de la linguistique structurale, d'une part pour atteindre à l'objectivité scientifique (il s'agissait de chercher les outils adéquats susceptibles d'une observation décidable), d'autre part pour participer au projet de construction d'une sémiologie générale.

Dès lors un paradoxe devait gravement hypothéquer ce double projet puisque la linguistique structurale de l'époque avait pu se constituer comme science à partir d'une rupture épistémologique fatale aux autres sciences sociales : en effet, l'acte d'inauguration de la science linguistique est la construction d'un objet qui n'est pas le langage, la parole, mais la langue, et si les résultats que l'on constatait étaient prometteurs, ils concernaient essentiellement la phonologie et un peu plus tard, avec la linguistique générative, la grammaire. On pourrait dire que le projet de construire une sémantique structurale, puis générative reste encore aujourd'hui très problématique, même s'il semble que des recherches récentes dans cette direction soient plus convaincantes. Paradoxe par conséquent pour les sciences sociales à utiliser des outils qui ont été conçus pour l'analyse de la langue alors que les matériaux pertinents pour ces dernières sont essentiellement de l'ordre du langage ou de la parole, parole qui ne devait pas faire l'objet, pour Saussure, d'une construction structurale. Des voix se sont élevées dès les premières analyses structurales de la littérature ou des langages sociaux remettant en question la transposition des outils structuraux à des matériaux contre lesquels, pourrait-on dire, ils ont été construits : Georges Mounin ou encore Jean Molino se sont nettement déclarés en désaccord avec les travaux de Lévi-Strauss, Greimas, Barthes ou Lacan.

Quels étaient les principes et les outils d'une telle analyse ? Favoriser l'étude synchronique contre l'analyse diachronique, poser l'autonomie du texte par rapport au contexte, postuler l'existence stratégique d'une organisation interne du texte et, enfin, procéder par une description combinatoire des éléments internes. Ce n'est pas le lieu ici de présenter les outils descriptifs utilisés par l'un ou l'autre de ces auteurs. Si nous en restons simplement aux sciences sociales (anthropologie et sociologie), les tentatives qui ont été faites par Lévi-Strauss et Greimas, d'une part, ou par Barthes, d'autre part, ne méritent sans doute pas les foudres qu'elles ont pu recevoir. Si l'on peut être d'accord sur le fait que la scientificité (c'est-à-dire la décidabilité de leurs résultats) est loin d'être atteinte et qu'elle ne le soit jamais, il n'en reste pas moins que ces descriptions mériteraient une réflexion logiciste² pour qu'on puisse comprendre ce qui peut faire leur intérêt ou leur valeur heuristique. En fait, ces analyses mettent au jour un fonctionnement métalangagier qui dissout la polysémie langagière : d'une part, les travaux de Lévi-Strauss ou Greimas supposent un inconscient formel qui sous-tend les opérations langagières et les réduit à tester la consistance-inconsistance des possibles dans l'espace mythologique ou sémiotique ; d'autre part, les travaux « structuralistes » de Barthes déconstruisent la polysémie langagière en fonctionnement artéfactuel selon une loi structurale tout à la fois immanente au langage et déterminant le sens de toute parole, dans le langage publicitaire notamment. Le fonctionnement métalangagier ou artéfactuel de ces langages ne rend pas compte des contenus des textes, puisque la description du chercheur à l'aide des outils structuraux consiste justement à vider le sens des termes de leur contenu pour leur affecter une valeur métalangagière ou une valeur figée, ayant alors la capacité de prendre valeur différentielle normative, la normativité logique du langage mythologique, ou la normativité sociale de l'écriture de mode par exemple.

En plus de cette propriété attribuée au langage, ce sont les théories annexes implicites ou explicites qui se font jour sous ces observations qui nous paraissent devoir être présentées : d'une part, et ce n'est que justice, on construit une anthropologie sociale qui accorde un inconscient formel logique aux divers peuples modernes ou « sauvages », inconscient universel caractéristique de l'humanité ; d'autre part, le langage peut fonctionner comme représentation « active », selon l'expression de Maurice Halbwachs, c'est-à-dire agir sur les acteurs sociaux. Ce qui, en soi, n'est pas problématique. Cependant, la théorie sociale proposée par Roland Barthes lorsqu'il analyse l'écriture de mode ou le langage de publicité ne me paraît pas totalement adéquate à la description de

2. Jean-Claude Gardin ne serait sans doute pas d'accord pour une telle entreprise ; je le trahirai cependant en pensant que le programme logiciste qu'il propose peut être également utile pour ces différents travaux. Pour une explicitation de l'analyse logiciste, voir entre autres, Gardin (1991).

cette opérativité du langage : la déformation qui se noue dans la description consistant à vider les termes de leur signification sociale pour leur accorder une valeur normative de sanction de mode par exemple est, dit-il, un mensonge social, et ce mensonge agirait sur les acteurs sociaux qu'ils soient d'ailleurs émetteurs ou récepteurs. Il nous semble que l'interprétation de Barthes est ici beaucoup trop rapide. Dans celle-ci, en effet, le sujet postulé par ce type de description est un sujet soumis ou passif face à la normalisation sociale de ce langage. Or Barthes, dans sa description, s'est attaché à décrire, selon les principes mêmes de l'analyse structurale, l'un des deux modes d'existence du langage, sa matérialité, alors que son interprétation ou sa théorie sociale porte sur le deuxième mode d'existence du langage, son mode d'existence sociale, l'émission et la réception du langage. Or ces niveaux d'analyse ne peuvent pas être atteints par la simple description matérielle du langage. D'une certaine manière, la théorie sociale outrepassa ses droits ou ses limites.

Nous nous éloignons, certes, des principes de l'analyse structurale, en affirmant l'impossibilité, pour elle, de comprendre l'usage varié ou différencié de ces langages, ou du moins en affirmant qu'elle est seulement susceptible d'atteindre un usage particulier ou singulier de ces langages, dont il faut encore montrer les conditions, conjonctures ou circonstances dans lesquelles cet usage est possible, c'est-à-dire de construire tous les *Ci* (Gardin, 1991) qui apporteraient à ces analyses la précision et la rigueur de l'observation produite (sinon sa validité) : en effet, le langage de mode ou de publicité impose une contrainte qui joue comme limite du travail publicitaire — le fait de vendre un produit — et cette contrainte induit nécessairement une clôture de la création publicitaire, clôture qui permet d'ailleurs l'utilisation d'une observation structurale. Mais limite ou clôture n'empêchent pas pour autant un créateur de publicité de développer une activité esthétique ou ludique qui permet de comprendre la variété des formes langagières. Quant au récepteur, cette dernière contrainte n'existe pas pour lui en tant que telle, et sa lecture peut inventorier d'autres registres, ludiques, esthétiques, etc. En quelque sorte, l'interprétation sociale de Roland Barthes méconnaît, comme beaucoup d'autres d'ailleurs à cette époque, que son observation reste au « niveau neutre » du langage pour reprendre la terminologie de Jean Molino, alors que son interprétation sociale porte sur le « niveau poïétique » ou sur le niveau « esthétique » : d'où l'inadéquation non explicitée entre description et interprétation.

On le voit dans cette utilisation des outils linguistiques structuraux par les sciences sociales, celles-ci ne peuvent être pleinement satisfaites par les observations produites : l'analyse des mythologiques ignore les « œcomythes » si l'on nous permet ce néologisme, c'est-à-dire en quoi une mythologie a aussi une existence sociale et en quoi elle varie d'une situation sociale ou d'une culture à une autre ; quant à l'analyse de l'écriture de mode ou du langage publicitaire, elle est largement insuffisante pour rendre compte de la création ou de la réception. On pourrait dire également que cette conclusion était déjà connue dans les années soixante-dix : en effet Jean-Claude Gardin (1974) nous mettait en garde contre les rêves de scientificité sous-jacents à ces démarches et contre la transposition quasi magique opérée par Lévi-Strauss, Barthes et d'autres qui ont cru y parvenir. Notons également, dans le programme de recherche logiciste, l'étude qui a été menée par J. Natali ([1981], 1987) sur les analyses dites scientifiques du poème de Baudelaire *Les chats*.

Bien que les recommandations de Gardin soient du domaine public, les sociologues semblent les méconnaître et tentent encore de s'inspirer des analyses structurales en utilisant notamment les outils greimassiens pour l'étude des discours. Nous en avons un exemple récent, l'ouvrage de D. Dumazière et C. Dubar (1997) sur les récits d'insertion de jeunes sortis de l'école sans diplôme. Dans cet exemple, nous sommes dans la situation symétrique à celle que nous avons pour les travaux de Greimas, Lévi-Strauss ou Barthes. En effet, ce qui nous est proposé en termes d'analyse structurale des paroles des jeunes, c'est une articulation implicite des trois niveaux proposés par J. Molino : les auteurs lisent (niveau esthétique) les entretiens en affectant une valeur différentielle à une opposition linguistique (niveau matériel) sur la base de leur savoir sociologique sur les émetteurs (niveau poïétique). En quelque sorte, le principe de l'autonomie du texte par rapport au contexte, principe fondamental de l'analyse structurale, n'est pas appliqué : la description porte sur la signification, alors même que, dans les travaux précédents, celle-ci est abandonnée au profit d'une valeur différentielle donnée par le système langagier lui-même, système

caractérisé par sa nature métalangagière ou artéfactuelle. On comprend bien que des sociologues, soucieux de la « parole des gens », respectueux de leurs « définitions de la situation » proposent une telle méthodologie, mais on peut s'interroger sur la nomination structurale de celle-ci.

Nous ne développerons pas plus avant ce dernier exemple, mais nous voulons nous attarder sur la valeur heuristique du modèle structural en sociologie. La relecture que nous avons faite des travaux de R. Barthes et de C. Lévi-Strauss nous permet de saisir un déplacement par rapport à ce que l'on pourrait appeler, après M. Foucault, l'épistémé classique : le langage n'a pas seulement une fonction représentative. En effet, c'est parce que R. Barthes est resté en quelque sorte fasciné dans ses interprétations par cette fonction qu'il n'a pas pu tirer les conséquences correctes de ses observations : la mise au jour du fonctionnement normatif du langage, inconscient formel logique chez Lévi-Strauss, et normalisation sociale pour Barthes. De ce fait, ils n'ont pas non plus explicitement dévoilé dans leurs démarches en quoi les outils structuraux sont efficaces et permettent une observation heuristique de matériaux langagiers. En fait, la matérialité langagière peut être décrite structurellement dès lors que l'usage de ces langages agit de manière figée ou de manière métalangagière : c'est l'impression d'un fonctionnement répétitif du langage mythologique malgré sa grande variété de surface qui a poussé à la recherche conséquente d'un métalangage permettant de comprendre la genèse structurale des mythologies ; c'est l'impression d'un fonctionnement artéfactuel de l'écriture de mode ou l'écriture publicitaire qui a permis d'observer les opérations de déconstruction de la signification et la production du non-sens. Dès lors, le modèle d'analyse structurale peut être exploité lorsque le chercheur peut faire l'hypothèse d'un usage du langage qui atteint ses limites ou ses contraintes.

LES THÉORIES DE L'ÉNONCIATION ET LEUR INSCRIPTION DANS DES DISCIPLINES NOUVELLES

Le modèle structural a été critiqué à la fois de l'intérieur et de l'extérieur de la discipline linguistique. Le modèle apparaissait trop fort pour être heuristique et d'une manière générale ne permettait pas de rendre compte des usages linguistiques autres que phonologiques ou syntaxiques. L'usage social de la langue et du langage devient la priorité à partir de laquelle se construisent les diverses théories de l'énonciation dans les années soixante-dix et quatre-vingt : des recherches sont menées au sein même de la linguistique et d'autres se constituent sur ses frontières. Nous verrons d'abord comment le contact interdisciplinaire conduit, dans la confrontation des interrogations sur la linguistique, d'une part, et sur le sens social, d'autre part, à ouvrir ce que l'on pourrait appeler des champs disciplinaires nouveaux, notamment la sociolinguistique ou l'analyse de discours. Puis, nous verrons quelles propriétés de l'usage du langage sont observables grâce aux théories de l'énonciation, ce que celles-ci peuvent apporter à une analyse sociologique et à quelles conditions à nos yeux.

LA SOCIOLINGUISTIQUE

En ce qui concerne la sociolinguistique, une école se constitue autour de B. Gardin et d'autres chercheurs linguistes (Gardin, Marcellesi et Le GRECO Rouen, 1980) qui s'entourent de sociologues, d'historiens, etc. Nous préférons évoquer plutôt les textes qui ont inspiré ces travaux : les sociologues font dans ce cas référence aux travaux sur l'école et l'échec scolaire de B. Bernstein (1975) et les linguistes plutôt aux travaux de W. Labov (1976), notamment sur l'usage de l'anglais de jeunes Noirs de Harlem. Les résultats sont obtenus par une combinaison d'outils empruntés aux deux disciplines : les analyses de B. Bernstein interrogent les caractéristiques stylistiques, lexicales et grammaticales du langage utilisé par les élèves et mettent en lumière ce qu'il appelle des « codes » qui peuvent être qualifiés d'« élaborés » ou de « restreints » qu'il croise avec les variables objectives qui définissent les élèves, et qui induiraient des comportements cognitifs spécifiques : « Il existe deux codes — code élaboré et code restreint, qui sont fonction de structures sociales différentes ; ils entraînent des attitudes différentes à l'égard de la construction verbale ; celles-ci à leur tour déterminent des différences dans les

modes d'auto-régulation du discours et dans le niveau des comportements cognitifs. J'ai fait l'hypothèse que l'usage de l'un ou l'autre de ces codes dépendait de la classe sociale. » (Bernstein, 1975, p. 88³).

On peut, comme le fait J.-C. Chamboredon, relire les travaux de B. Bernstein dans les reformulations successives que l'auteur en a faites dans et par le développement de son programme de recherche, et il est certain que la notion de « handicap » linguistique accrochée au nom de Bernstein ne rend pas justice à l'ensemble de ses travaux qui présentent des observations de plus en plus fines et précises, corrigeant en cela les hypothèses trop générales de la première publication, et surtout permettant de refuser l'interprétation substantialiste qu'en ont faite ses lecteurs français. L'objectif que se donne dès le départ l'auteur est bien de lier la description non à une compétence différenciée des acteurs sociaux, mais à leur performance, construisant ainsi le rapport au langage dans une perspective relationnelle de l'usage. Pour l'auteur, en effet, il n'était pas question, dans son observation, de caractériser les élèves par leur compétence linguistique mais par les usages différenciés de la langue. Cependant, ses hypothèses sociologiques le conduisaient à choisir des outils linguistiques qui étaient compatibles moins avec l'usage du langage de l'acteur qui peut varier en fonction des situations de parole, par exemple qu'avec un usage de la langue structurellement socialisé. Nous repérons de nouveau une description qui tente d'articuler description linguistique et description sociologique sans autonomiser le niveau matériel du langage (ou niveau neutre) par rapport à son niveau d'existence sociale (en l'occurrence ici le niveau poïétique). C'est bien ce qu'exprime J.-C. Chamboredon dans sa présentation de la publication française en exposant les enjeux épistémiques d'une telle démarche : « Les analyses de B. Bernstein, faisant éclater les limites conventionnelles de la psychologie, de la sociologie, de la linguistique tentent de lier le social au logique et au psychologique en montrant comment les formes de langage, que l'analyse relie de façon toujours plus profonde aux situations, constituent des modes différents d'appréhension des relations logiques et d'expression de moi, de représentation et d'intériorisation de l'ordre social. » (Chamboredon, dans Bernstein, 1975, p. 16.) D'où le choix d'une perspective sociolinguistique, l'emprunt de la notion de « code » linguistique, d'où également le traitement « expérimental » de cet ensemble de données.

En ce qui concerne l'approche sociolinguistique proprement dite, c'est-à-dire l'apparition aux frontières des disciplines existantes d'un nouveau champ du savoir, les travaux de Bernstein ont influencé notamment les sciences de l'éducation et les spécialistes de l'échec scolaire. En effet, les analyses proposées tentent de mettre en évidence la relation entre le social, le développement cognitif de l'enfant et les usages structurels du langage, liés à la socialisation familiale. Mais l'observation des réalisations linguistiques résulte d'une construction et de choix qu'il faut interroger et qui n'établissent pas une autonomisation de cette observation par rapport aux hypothèses sociologiques préalablement élaborées : « Les caractères figurant dans la définition des codes sont à la fois sociologiques, linguistiques, et psychologiques : ce terme ne désigne pas un ordre de fait proprement et exclusivement linguistique, mais les principes inspirant les formes d'usage du langage. » (Chamboredon, dans Bernstein, 1975, p. 16.) C'est ainsi que, comme Chamboredon l'affirme à juste titre, « c'est parce qu'il pose l'existence de règles d'expression relativement stables que B. Bernstein a pu obtenir des productions linguistiques conformes à ces règles dans une situation de type expérimental (pour les mères comme pour les enfants). » (*Ibid.*, p. 17.)

Cette conception hypothétique a orienté l'auteur vers une observation des réalisations linguistiques des élèves qui nous paraît largement réductrice : celle qui met en scène la fonction d'expression, si bien que le langage est vu comme un instrument de codage et de décodage de l'expression en question. Or cette théorie est moins une théorie linguistique qu'une théorie de l'information, comme le note d'ailleurs le commentateur : « Selon une analogie suggérée par la théorie de l'information, B. Bernstein a subsumé sous le concept de code les multiples déterminations que la condition de classe exerce sur les modes de pensée et d'expression — pour préciser ensuite qu'il s'agissait de modes de codage différents plutôt que des codes distincts. » (Chamboredon, dans Bernstein,

3. Voir Bernstein (1975), chapitre 3, « Codes linguistiques, phénomènes d'hésitation et intelligence ».

1975, p. 16.) Le langage apparaît ainsi comme le médium de la régulation que le groupe exerce sur l'expression et qui devient « un révélateur des démarches de la pensée », des « opérations logiques et styles cognitifs » (*ibid.*, p. 10) qui, en fin de compte, permet d'expliquer le rapport des enfants à l'école et aux formes d'exercices qui s'y déroulent.

Or cette démarche présente plusieurs difficultés. La première réside dans le fait que l'on admet en quelque sorte une correspondance entre les performances linguistiques des acteurs sociaux et leurs compétences cognitives. Or le lien entre linguistique et cognitif, s'il existe dans la mesure où le cognitif peut être reconnu notamment grâce à la matérialité langagière, n'est pas un lien de coïncidence, ne serait-ce que parce qu'on peut penser dans plusieurs langues. La deuxième difficulté vient de ce que les indicateurs choisis par Bernstein pour différencier les réalisations linguistiques des élèves relèveraient de la compétence linguistique plutôt que de la performance. En observant uniquement les réalisations lexicales, syntaxiques et stylistiques, il en conclut à un code élaboré ou restreint qui différencierait les élèves des classes privilégiées ou populaires, alors même que ces réalisations sont peut-être moins les effets de compétences linguistiques proprement dites que ceux de pratiques discursives. En quelque sorte, dès lors que l'on s'intéresse aux performances linguistiques des élèves, à leurs langages, aux usages de la langue qu'ils mettent en œuvre, les indicateurs pertinents relèvent moins du linguistique que du discursif. C'est pourquoi le rapport que l'usager entretient avec la parole doit être observable pour rendre compte des réalisations linguistiques. Si la situation de parole, toujours différente, peut faire varier les réalisations linguistiques, cette variation est contrôlée, limitée, également par l'investissement que les locuteurs mettent dans la situation et dans l'usage de la langue : ce qui veut dire aussi que ce rapport peut être plus stable que ne l'est peut-être la situation de parole et que l'on pourrait alors observer des formes de répétition, permettant une articulation avec les autres observations sociologiques. Ce qui nous ramènerait aux hypothèses de Bernstein : « La situation expérimentale dans la mesure même où elle est différente des situations rituelles évoquées ci-dessus et où elle fait apparaître les caractéristiques du code restreint, dément l'hypothèse selon laquelle la forme d'usage du langage serait une variété liée à des circonstances déterminées. » (Chamboredon, dans Bernstein, 1975, p. 18.) Mais elles seraient cette fois médiatisées par l'observation des pratiques discursives et empêcheraient toute lecture substantialiste en termes de « handicap socio-linguistique ».

La troisième difficulté consiste à refuser à la démarche de Bernstein la caractéristique d'être une démarche « expérimentale » : considérer les enquêtes de l'auteur comme se référant au modèle expérimental me paraît hors de propos, notamment si cela doit exclure une réflexion sur tous les C_i qui rendent caduque la clause du « toutes choses étant égales par ailleurs » : les entretiens, questionnaires et exercices que l'auteur propose aux enfants ou à leurs familles ne relèvent pas, pour les acteurs sociaux, d'un modèle expérimental, mais bien d'une expérience sociale comme une autre, qu'il faudrait observer et décrire pour contrôler la nature des interactions et des rapports sociaux qui s'y nouent.

Nous ne traiterons pas des travaux de W. Labov. Notons que ce dernier calcule des variations phonétiques de l'anglais des jeunes Noirs de Harlem par comparaison avec l'anglais « normal » de New York, repéré par le biais de groupes témoins, ces variations étant quantifiées en fonction d'un seuil statistique qui lui permet d'affirmer une différence significative. Dans ce jeu des observations, la description institue une échelle quantitative, sur laquelle les différences apparaissent statistiquement. À partir de là, Bernstein et Labov traduisent ces différences statistiques comme autant de différences sociologiques, définissant ainsi le social par du statistique, sans aller plus loin dans l'observation sociologique. Or les descriptions statistiques prêtent à des interprétations multiples qu'il aurait fallu encore tester ou construire pour une observation plus précise. À la place de cette construction, nous lisons des interprétations qui déclinent les deux pôles possibles des interprétations : d'une part, une interprétation misérabiliste de Bernstein à propos de l'échec scolaire : le code linguistique des enfants des classes populaires est tellement éloigné du code linguistique scolaire « normal » qu'ils ne peuvent qu'échouer, les autres hypothèses sur la socialisation familiale permettant d'atténuer cette affirmation ; d'autre part, une interprétation populiste que Labov préfère adopter, affirmant que la différenciation phonétique est un moyen pour les jeunes Noirs de Harlem de se construire une identité positive, d'affirmer leur différence en quelque sorte.

Le problème de la relation interdisciplinaire nous semble là encore mal posé. En effet, les auteurs recourent à l'autre discipline pour tenter de construire plus précisément leur objet, mais dans cette volonté de mieux décrire les phénomènes sociaux ou linguistiques, l'appel à l'autre discipline s'effectue parce qu'on connaît une faille dans la conceptualisation interne de la discipline propre, et l'usage des concepts linguistiques pour le sociologue, ou l'usage des concepts sociologiques pour le linguiste, sert en fait à masquer l'absence de conceptualisation spécifique. Ces emprunts à l'autre discipline se substituent à l'observation et à la compréhension de l'usage de la langue par les enfants (en précisant les circonstances de cet usage; parler ou écrire dans une situation qui rappelle les exercices scolaires est-il équivalent à parler ou écrire dans d'autres situations sociales et les comportements linguistiques sont-ils les mêmes ? pourquoi émettre un jugement de valeur en nommant l'un des codes « élaboré » alors que l'autre ne le serait pas ?). Nous préférons considérer que les travaux de Bernstein observent, comme il le suppose lui-même, un langage « formel » ou un « langage commun » qu'il faudrait là encore préciser avec plus de rigueur. En effet, les résultats peuvent être interprétés en termes d'écart du langage commun (dont il faudrait établir le rapport avec l'oralité et voir les travaux de C. Blanche-Benveniste sur la grammaire de l'oral à ce propos) par rapport aux différents langages spécialisés auxquels l'école est censée donner accès. Il n'est pas inutile de dire que ce genre de démarche est encore repris — comme résultats fiables — dans les travaux de sociologues de l'éducation, dès lors qu'ils s'intéressent au langage comme élément différentiel des comportements scolaires (Lahire, 1993).

Le problème essentiel, cependant, pour nous, est d'interroger l'articulation entre linguistique et sociologie : dans le cas de B. Bernstein, il n'y a pas d'autonomisation de l'observation linguistique par rapport aux hypothèses et aux postulats sociologiques, mais confusion de ces éléments. Or nous défendons la thèse que la capacité heuristique d'observations linguistiques dépend de l'autonomisation méthodologique de cette observation, qui respecte en quelque sorte la théorie annexe propre à la linguistique. De l'autre côté, Labov utilise l'équivalence qu'établissent bien des sociologues entre seuils statistiques et différences sociales, en substantialisant des résultats qui peuvent recevoir une meilleure approximation dans une approche relationnelle : dans quelles activités ces jeunes Noirs ont-ils des comportements linguistiques aussi différenciés ? Les a-t-on suivis dans d'autres activités ? Comme nous le voyons, ce que nous remettons en question dans ces exemples c'est la substantialisation des acteurs ou de leurs comportements. C'est au-delà, de la tentation d'une économie de moyens par le recours à l'autre discipline pour tenter de valider et de légitimer des affirmations qui n'ont pas été suffisamment construites dans le cadre de la discipline propre. La sociolinguistique peut devenir et devient une voie pertinente dans la mesure où elle définit bien le rôle de l'une ou l'autre discipline dans la construction disciplinaire, dans la mesure où il ne s'agit pas d'un recours mais d'une nécessité liée à la nature des phénomènes étudiés.

On peut s'interroger cependant sur ce devenir de la sociolinguistique. Elisabeth Bautier, linguiste de profession, se prononce plutôt pour une sociologie du langage, avec l'argumentation suivante :

Il n'y a sans doute pas de facteur isolable, linguistique, cognitif, social... déterminant des différences observables et des difficultés de certains. Il y a des interactions entre ces différents domaines et ce sont ces interactions qui construisent les médiations par lesquelles certaines caractéristiques socio-culturelles deviennent porteuses d'aisance ou de difficultés. On ne se situe donc pas dans la recherche d'une relation causale directe mais dans la description d'un ensemble de « rapports à » : rapports au savoir, au langage, à l'école, à soi, aux autres. Ce n'est pas tel ou tel manque linguistique qui joue un rôle négatif mais des pratiques langagières en ce qu'elles renvoient à des relations entre des réalisations linguistiques, des tâches, des situations, l'interprétation des enjeux, des intentions, des usages, en ce qu'elles sont donc des pratiques sociales en rapport avec d'autres pratiques sociales non verbales. (Bautier, 1995, p. 40-41.)

Le projet d'une sociologie du langage se soutient alors de l'affirmation selon laquelle l'activité langagière peut être considérée comme une « pratique sociale », et il faut définir le concept de « pratique » à la manière de P. Bourdieu. En ce sens, certains indicateurs discursifs choisis — qui permettent l'observation de l'hétérogénéité des réalisations linguistiques d'un groupe

d'acteurs, définis pourtant objectivement de manière identique — sont cependant interprétés typologiquement en termes de mobilisations sociocognitives.

Les observations et les interprétations prudentes et souvent multiples des réalisations linguistiques effectuées par Elisabeth Bautier sont très éclairantes et ouvrent l'analyse sociologique sur des dimensions opératoires fécondes. Cependant, nous ne sommes pas convaincue pour autant que toute activité langagière puisse être considérée comme pratique langagière, et nous n'acceptons pas, sans discussion et hypothèses complémentaires, la conception sous-jacente qui se profile, en effet, implicitement : la cohérence langagière d'un sujet, que l'on peut rattacher à son histoire. L'auteure enrichit l'observation en refusant de s'en tenir aux seules hypothèses classificatoires classiques et préfère observer une hétérogénéité de pratiques langagières d'acteurs définis par ailleurs selon les mêmes variables objectives, mais la construction typologique finale renvoie alors les variations langagières aux histoires personnelles et sociales des sujets. Nous élargissons, quant à nous, l'observation de l'hétérogénéité à l'activité langagière singulière elle-même et, dans cette mesure, nous n'acceptons pas l'indicateur de « genre discursif » qui lui permet de construire la cohérence de la parole singulière. Nous n'acceptons pas non plus de considérer l'activité langagière comme pratique sociale (à moins que la pratique sociale étudiée soit en tant que telle de nature langagière) : son analyse doit être non seulement matérielle (langagière), mais sociale, par l'observation de sa relation avec la pratique sociale dans laquelle elle est insérée. Promouvoir une autonomisation méthodologique du niveau neutre (niveau linguistique ou discursif), comme nous le faisons, n'implique pas nécessairement que l'observation sociologique le constitue comme pratique sociale. Nous soutenons que les résultats de l'observation de la matérialité langagière doit être intégrée et mise en relation avec l'observation de l'action sociale dans laquelle l'activité langagière s'inscrit de fait.

L'ANALYSE DU DISCOURS

La deuxième école (hexagonale) qui opère en reconstruisant un champ disciplinaire nouveau est l'analyse du discours. Le livre fondateur de ce champ pourrait-on dire est l'ouvrage de Michel Pêcheux paru en 1969, *L'analyse automatique du discours*⁴. Bien que ce livre soit aujourd'hui tombé dans les oubliettes, l'auteur a joué un rôle fondamental dans la construction de cette école. Aujourd'hui encore, la plupart des linguistes⁵, des historiens, des psychologues sociaux et des sociologues se réfèrent à l'auteur et à son programme de recherche. Citons la quatrième de couverture du recueil de textes rassemblés par Denise Maldidier : « La pensée de Michel Pêcheux est une pensée forte, et qui persiste. À la rencontre de plusieurs continents (philosophie, linguistique, informatique, histoire) elle n'a produit ni synthèse ni système mais des déplacements et des questionnements. Michel Pêcheux est l'homme de "ces échafaudages volants sans lesquels la route n'aurait pu être parcourue la première fois". » (Pêcheux, 1990.) Si Michel Pêcheux a beaucoup transformé sa pensée sur l'analyse du discours entre 1969 et 1983 pour finalement la déconstruire, son interrogation première était guidée par un souci de scientificité, un refus de l'interprétation des textes et l'appel à l'informatique pour les traiter. On pourrait dire qu'il a tenté de construire d'abord un modèle théorique du discours, en s'attachant à proposer des hypothèses très puissantes sur le social, sur le sujet du discours, sur la langue. L'analyse du discours défendue l'intègre à la théorie althusserienne de l'idéologie (et à l'ensemble de ces concepts : les appareils idéologiques d'État, l'idéologie comme rapport imaginaire aux conditions d'existence et le mécanisme de l'interpellation de l'individu en sujet). Et de même que l'on peut parler de « formation idéologique », Pêcheux empruntera à Foucault l'hypothèse de « formation discursive ». Ces conceptions s'appuient sur les analyses lacaniennes du stade narcissique du miroir et sur une théorie linguistique particulière distributionnelle (transformationnelle) du langage qu'il reprend de Harris. On peut dire que la combinaison de ces différentes hypothèses — qui sont, chacune, relativement fortes — a donné lieu à

4. Voir aussi Pêcheux (1975am 1975b,1990).

5. Voir le numéro de la revue *Langage*, portant sur « Les analyses du discours en France » (Maingueneau, 1995).

des tentatives d'observation qui n'ont pas été convaincantes et qui ont conduit l'auteur à déconstruire par la suite cette perspective et à adopter une démarche plus empirique.

Il n'en reste pas moins que la déconstruction n'a pas remis en question — et nous le disons à juste titre — un certain nombre d'outils linguistiques qui permettent de décrire des déplacements. Comme l'écrit Denise Maldidier : « Le parcours de Michel Pêcheux a déplacé quelque chose. D'un bout à l'autre ce qu'il a théorisé sous le nom de "discours" est le rappel de quelques idées aussi simples qu'insupportables : le sujet n'est pas la source du sens ; le sens se forme dans l'histoire à travers le travail de la mémoire, l'incessante reprise du déjà-dit. » (Maldidier, dans Pêcheux, 1990, p. 89.) Nous n'adopterons pas la négation opérée par cette formule, le rapport du sujet à la mémoire nous paraissant plus complexe que ce que la formule tente d'exprimer. Par contre, l'idée que le langage est mémoire, qu'il est « interdiscours » ou « intertextualité » et que l'on peut et doit l'observer aussi comme tel nous intéresse. Mais là encore, nous voulons dissocier la description linguistique, l'autonomiser sans articuler ni préalablement ni directement les résultats obtenus par la description linguistique aux hypothèses sociologiques au sujet de l'acteur social, sur lesquelles reposent le plus souvent les interprétations sociales des chercheurs en analyse du discours.

LES THÉORIES DE L'ÉNONCIATION

Et en effet, on peut constater que les théories de l'énonciation — qui s'intéressent aux conditions sociales de production des discours — se sont développées en même temps que celles qui définissent l'énonciation comme cadre théorique et descriptif de la subjectivité dans le langage. Dans les deux cas, les outils linguistiques nous paraissent pertinents sans pour autant que nous soyons obligée d'adopter la théorie sociale à la lumière de laquelle le chercheur a interprété ses résultats. Le raisonnement interprétatif, quoi qu'en pense l'observateur, reste de l'ordre inductif, et dans la mesure où la validation de l'interprétation n'est pas effectuée, il reste indécidable : il est possible et facile d'induire d'autres propositions. C'est la raison pour laquelle nous plaçons pour une autonomisation méthodologique de la description linguistique, renvoyant cette description à une interprétation (théorie) strictement linguistique, et non à une théorie sociale ou psychologique, par exemple. Dans le passage de la linguistique structurale aux théories de l'énonciation, les chercheurs ont voulu, à juste titre, réintroduire les usages de la langue. Or, en éclairant leurs observations linguistiques avec des théories sociales ou psychologiques, ils oublient que l'usage du langage nécessite alors deux plans d'observation complètement différents : l'analyse du « niveau neutre », qui correspond à l'analyse de la matérialité produite par les usages des acteurs, et le niveau poïétique ou esthétique, qui a une nature de processus et qui nécessite, dirons-nous, des enquêtes spécifiques. Ces différents niveaux viennent de ce que le langage, comme le dit J. Molino, connaît deux formes d'existence, une existence matérielle, que constituent les « réalisations linguistiques » et une existence sociale, que constituent les actes d'énonciation et de réception.

On pourrait alors se demander pourquoi ne pas simplement se diviser le travail, l'analyse du niveau neutre aux linguistes, l'analyse de la poïésis et de l'esthesis aux chercheurs sociologues, psychologues ou littéraires ? Pourquoi vouloir à tout prix réaliser un travail interdisciplinaire en quelque sorte ? La réponse, à notre avis, est simple pour le sociologue : c'est que, lorsque nous travaillons sur la production-émission-crédation de données langagières, ou sur leur réception, nous pratiquons dans tous les cas une analyse de contenu qui, quelle que soit la formalisation qu'elle donne au travail comparatif et statistique, repose toujours sur une « première lecture » de ces données. Or cette première lecture, préalable à toute traduction en catégories sociologiques, n'est jamais questionnée, elle reste intuitive et liée à notre compétence linguistique « naturelle », à notre qualité de « membre » d'une communauté linguistique particulière. Cette « première lecture » constitue une série d'opérations non explicitée qui non seulement rend tout le reste de l'analyse de contenu indécidable (c'est le cas aussi dans le cadre de l'analyse de données dans laquelle nous nous situons), mais rend également cette analyse non rigoureuse, imprécise, et surtout complètement opaque pour les autres chercheurs : aucune transmissibilité en l'état. Or l'observation linguistique du « niveau

neutre » permet de rendre cette opération avec plus de précision, de rigueur et de transparence. Cela dit, c'est aussi au nom d'une transformation complète de cette « première lecture ». Il s'agit cette fois d'une « lecture professionnelle » qui permet de rendre visible non le sens que les acteurs donnent aux phénomènes qu'ils évoquent, mais la nature de la matérialité textuelle et des différentes dimensions que l'on peut y découper et décrire : les théories de l'énonciation, qu'elles renvoient à l'analyse du discours ou à l'analyse de la subjectivité, montrent — si l'on en reste au niveau neutre — que le langage se rattache aux trois plans d'analyse déjà évoqués. Le « niveau neutre » peut être décrit comme les traces dans les données langagières non de la subjectivité, mais d'opérations effectuées par les acteurs, opérations, par exemple, de construction de figures subjectives complexes (de nature linguistique) dont le rapport avec l'émetteur est à construire sociologiquement, et des traces d'une activité sociale dont il faut aussi construire le rapport au récepteur.

C'est ainsi que, si les deux théories sociales de l'énonciation — pour le dire rapidement, le sujet assujéti à une idéologie ou le sujet créatif — sont contradictoires, les concepts linguistiques proprement dits (hors théorie sociale), en tant que concepts descriptifs, peuvent apporter aux sociologues des éléments pertinents pour la compréhension de ce matériau particulier qu'est le langage : les concepts d'interdiscours ou d'intertextualité (liés aux outils de description des formes syntaxiques ou lexicales en termes de préconstruit ou de présupposition), le concept de polyphonie (proposé par O. Ducrot) qui permet de saisir un matériau langagier comme la profération de plusieurs voix (par exemple, toutes les formes du discours indirect de même que la non-coïncidence du sujet émetteur et du sujet grammatical), l'hétérogénéité des figures de sujet que l'on peut décrire par l'attention aux boucles réflexives et les non-coïncidences du dire (Authier-Revuz, 1995) ou par les différents subjectivèmes ou autres modalités ou modalisations sont autant de concepts qui permettent de décrire précisément et rigoureusement des fonctionnements langagiers, suffisamment tout au moins pour permettre leur transmissibilité. Ces outils descriptifs mettent en scène l'hétérogénéité de l'activité langagière. On le voit, notre propos autonomise méthodologiquement cette phase par rapport à description de toute hypothèse sociologique proprement dite. Reste alors à voir comment les résultats obtenus peuvent être cumulatifs dans le cadre de la discipline sociologique par exemple. Cela nécessite du même coup une reconstruction sociologique de ces résultats, reconstruction qui en aucun cas n'est de l'ordre d'une interprétation sociale, d'un commentaire ou d'un langage décalé. Il s'agit de produire des hypothèses sociologiques cette fois non pas interprétatives mais descriptives sur le rapport entre langage et social.

LE MOMENT PRAGMATIQUE

Mais avant d'aborder ce point, il nous paraît intéressant d'interroger le troisième moment de la chronologie linguistique et de son rapport aux analyses sociologiques. Ce qui caractérise de manière générale la pragmatique linguistique, c'est en quelque sorte sa volonté « totalitaire ». La sémantique, par exemple, devrait disparaître et se fondre dans la pragmatique puisque le sens de la parole se construit en contexte. Cette position est discutable et bien sûr discutée, et il existe toujours des recherches en sémantique et sur les différentes dimensions de la langue. Et, dans ce mouvement pragmatique, il nous semble plus pertinent de noter la tendance à la disparition d'un objet et d'une méthode strictement linguistiques (Molino, 1983) : il peut arriver que la description soit plus sociale ou psychologique que linguistique. De la même façon, les écoles sociologiques qui sont en prise sur la pragmatique linguistique, plus particulièrement l'interactionnisme ou l'ethnométhodologie, expriment également une volonté « totalitaire » et substituent leurs analyses aux autres sociologies, les condamnant en tant que « constructions interprétatives ». Si l'on peut se réjouir de ce que les constructions sociologiques soient décrites comme interprétatives, et nous pensons qu'elles le sont effectivement, en ce sens que les interprétations post-description statistique ou post-observation sont le résultat d'inductions et, par conséquent, sont marquées par leur indécidabilité, il n'en reste pas moins que les divers courants interactionnistes et ethnométhodologiques étonnent le sociologue classique qui ne semble pas reconnaître son objet dans l'observation d'un ordre local et ponctuel — qu'il s'agisse d'une analyse des interactions qui se nouent en situation ou qu'il s'agisse de l'explicitation

des catégorisations et « allant de soi » de l'action sociale. L'objet du sociologue semble alors disparaître. Ainsi, la rencontre de ces courants linguistiques et sociologiques soulève la question de l'objet propre de chacune de ces disciplines et de la perte d'un grand nombre d'informations linguistiques ou sociales qui, jusque-là, faisaient partie des matériaux d'analyse ; la rencontre des deux champs disciplinaires, en éliminant cette fois les frontières (par exemple, dans ce courant qui se nomme la proxémique), peut entraîner le sentiment de la perte d'objet.

Qu'en est-il exactement et comment pourrions-nous envisager, du point de vue de la sociologie, ces développements de manière plus positive ? Il nous faut prévenir d'abord deux objections. La première concerne la question de l'usage même du langage. En effet, l'analyse des interactions ou l'observation ethnométhodologique — si leur développement s'est considérablement élargi à partir de ce que les chercheurs ont appelé le tournant linguistique des sciences sociales et notamment le tournant de la philosophie analytique du langage et de la pragmatique — ne se réduisent pas à des descriptions qui portent sur les usages strictement linguistique que font les acteurs sociaux et s'élargissent à des dimensions de l'activité sociale qui, pour n'être pas langagières, n'en sont pas moins symboliques. Ces études rendent visible un implicite symbolique qu'il faut postuler ou admettre préalablement si l'on veut comprendre les comportements des acteurs sociaux : notons, par exemple, les recherches sur les « catégories » de l'action qui s'inscrivent dans les « paires relationnelles standardisées ». Il s'agit donc, pour reprendre une expression de Garfinkel, des « structures formelles de l'activité », observables ou reconstituables, nécessaires pour comprendre les actions sociales. Cette possibilité est l'une des raisons de la perte potentielle de l'objet linguistique par les pragmaticiens, puisque la matérialité langagière est réduite et peut même disparaître, et dans cette mesure, « les méthodes propres d'expérimentation linguistique, distribution, substitution, grammaticalité, transformation, etc. » (Molino, 1983, p. 419.) ne peuvent plus s'appliquer.

Le deuxième problème vient de l'interprétation rapide considérant l'analyse interactionniste ou les observations ethnométhodologiques comme des analyses microsociologiques, établissant ainsi à l'intérieur même de la discipline sociologique des frontières qui ont pour mérite d'assurer une coexistence pacifique entre les chercheurs, mais qui ont comme conséquence l'impensé de l'articulation micro/macrosociologie en empêchant toute cumulativité des connaissances (à moins de suivre le programme de Jean-Michel Berthelot [1993]). Il me semble, en effet, comme s'en défendent les auteurs, que les analyses interactionnistes et l'ethnométhodologie ne développent pas une microsociologie, mais bien une dimension générale de toute activité ou action sociale, la dimension formelle qui est la seule visible directement dans l'observation empirique : elle est d'ailleurs tellement de l'ordre de la visibilité que les sociologues classiques ne s'y sont pas véritablement intéressés, méritant alors amplement le procès « constructiviste » qui leur est fait. *A contrario*, on pourrait accepter l'étiquette « naturaliste » que s'accordent interactionnistes et méthodologues. Pour autant, et c'est une lecture que nous ne pouvons pas développer ici, cette dimension de l'activité ou de l'action sociale reste visible tant que ses propriétés consistent à gérer l'espace et la répartition des corps dans l'espace, gérer la paix sociale dans la fonction d'attente et de prévention de la violence qui pourrait surgir dans le quotidien dans l'appropriation d'un espace que les acteurs sociaux doivent nécessairement habiter ensemble. De fait, cette dimension est toujours présente et peut prendre des formes stabilisées que l'on peut décrire : là, le niveau d'analyse n'est ni particulier, ni local, ni ponctuel, mais bien général.

Mais dès lors que la description langagière ne rend compte que de cette dimension, ou dès lors que l'on considère que l'observation sociologique se résume pour l'essentiel à cette dimension, on peut constater à juste titre la perte de l'objet sociologique, tel du moins qu'il est apparu jusqu'ici dans la *koiné* sociologique. Pour ne reprendre que les catégories analytiques de Durkheim dans son livre *Le suicide*, il s'agit ici de distinguer entre la dimension formelle qu'il décrivait dans les exemples où il traite du « suicide égoïste » (la sous-intégration de l'individu dans ses groupes d'appartenance, pourrait-on dire) et la dimension matérielle en termes de contenu ou de règles à partir de laquelle il observait « le suicide anémique ». L'objet social est pour nous tout à la fois formel et matériel. Il nous semble, en effet, que c'est, d'une part, ignorer la complexité de la matérialité lan-

gagière et, d'autre part, réduire notablement l'objet social que de traiter de la seule dimension que je qualifierai d'ordonnatrice du social. Si l'on considère que la sociologie est aussi une science historique, position très nettement défendue aujourd'hui par Jean-Claude Passeron que je suivrai, quant à moi, sur ce point, il s'agit de rendre compte non seulement de mécanismes généraux formels comme peuvent le faire interactionnistes et ethnométhodologues, mais il faut pouvoir saisir également les spécificités sociales (l'Athénien de Mauss, par exemple), les spécificités sociétales historiques, en quelque sorte les singularités historiques. Or il nous paraît tout à fait impossible de pouvoir le faire en décrivant uniquement la dimension formelle de l'activité sociale ou celle du langage, vu du point de vue de la pragmatique linguistique.

Jean-Claude Passeron (1991) tire de sa définition de l'objet social la conclusion que le raisonnement sociologique est un raisonnement de l'entre-deux, raisonnement expérimental pour la description statistique, raisonnement naturel lorsqu'on recontextualise les résultats à partir de la situation historique soit dans l'interprétation initiale à la recherche, soit dans l'interprétation finale de l'observation statistique : dans les deux cas, le chercheur ne pourrait échapper à la « saleté fonctionnelle du langage naturel ». Nous n'acceptons pas cette conclusion, tout en nous distanciant également des concepts de l'ethnométhodologie que sont l'indexation (sur l'interaction locale) ou l'accomplissement (le fait de considérer que le langage de l'acteur social « accomplit » l'action en cours). Nous postulons que l'activité langagière qui accompagne l'action sociale se prête à une description positive tout au moins dans certaines de ses dimensions ; de même, nous considérons que l'indexation ponctuelle oublie la propriété mémoire du langage et que l'accomplissement de l'action sociale par le langage n'est qu'une possibilité parmi d'autres. Dans ce dernier cas, il faut, de plus, être sensible au fait que l'adéquation entre intentionnalité de l'action et production langagière n'est pas toujours réalisée, pas plus que celle entre production et réception langagières, même s'il semble que l'ordre ponctuel et local soit maintenu dans l'unité séquentielle étudiée. Enfin, la structure ternaire de tout signe linguistique (Peirce) et la capacité de l'acteur à des renvois possibles (la suite infinie des « interprétants », par exemple) devraient ouvrir sur une hypothèse nulle consistant « à reconnaître la variété des usages et des sens qui doit conduire à une classification et non à une réduction arbitraire à l'unité » (Molino, 1983, p. 418). Ne réduisons pas, en d'autres termes, le langage ou le symbolique au linguistique, au sémiotique ou au sémantique. De même, ne réduisons pas l'activité sociale à l'activité langagière, ne réduisons pas l'action sociale au linguistique qui l'accomplit, même si l'activité langagière accompagne souvent l'action sociale et peut se confondre avec elle (discussion autour des *Speech Acts* sur laquelle nous n'avons pas le temps de nous pencher ici). Si l'activité langagière peut se stabiliser en ce qui concerne certaines actions sociales — et c'est le lieu de régularités et de l'ordre visible ou observable parce qu'elle s'approprie, en la répétant, une mémoire sociale sans produire une nouvelle forme de problématisation du monde naturel et social —, elle peut aussi réciter, en les inventoriant, les actions sociales dans leur matérialité, introduire non seulement les objets, mais la production d'objets nouveaux. Dans ce cas, le chercheur peut faire prévaloir au langage constitutif d'un ordre formel interactif, qui se stabilise au point d'avoir des effets structuraux plus complexes, un langage qui fonctionne comme problématisation inventive du rapport de l'acteur à son monde naturel et social.

DESCRIPTIONS LINGUISTIQUES ET GLISSEMENTS DE LA CONCEPTUALISATION SOCIOLOGIQUE

Ce parcours rapide des différentes pratiques interdisciplinaires engageant la linguistique et la sociologie, s'il remet en question la manière dont les chercheurs jouent ou négocient les frontières des disciplines, n'est pas pour autant un rejet de l'interdisciplinarité. Il s'agit en fait pour nous de respecter chacune des disciplines, mais en même temps leur développement propre ne peut pas ignorer les résultats apportés par les autres disciplines annexes ou connexes. Le travail interdisciplinaire nous apparaît ainsi nécessaire mais à certaines conditions : le respect de l'objet de l'autre discipline et le refus d'un recours à

l'autre pour traiter des problèmes propres à une discipline. En ce sens, si la division des sciences humaines et sociales a une part d'arbitraire, je voudrais montrer qu'elle était en même temps nécessaire.

La première leçon que nous pouvons tirer de cet inventaire est que, lorsqu'il s'agit d'interdisciplinarité tout au moins, il est impossible de procéder à une construction scientifique quelconque par modèle *a priori*, comme l'épistémologie le recommanderait. En d'autres termes, toute cette réflexion a tenté de montrer que, dans cette perspective, le chercheur est qu'il le veuille ou non dans une démarche faible d'analyse de données ; en l'occurrence, la démarche n'est pas en l'état déductif ; elle n'est pas non plus décidable dans ce moment exploratoire où l'on se trouve. Chaque fois que les chercheurs ont tenté une construction de modèle *a priori*, théorique ou axiomatique (comme c'est le cas pour le modèle structural ou pour l'analyse du discours), les divers choix linguistiques qui ont été faits par le sociologue ont été improductifs sinon réfutés. En quelque sorte, l'observation et la construction d'ensemble n'apprenaient rien de nouveau. De plus, la démarche glissait insensiblement de ce modèle vers une banale analyse de données, par l'introduction subreptice de raisonnements inductifs non explicités comme tels.

Aussi, en la matière, il nous semble préférable de savoir que l'observation interdisciplinaire se situe dans le cadre d'une analyse de données, qui, selon certaines conditions, peut être plus précise, plus rigoureuse et, surtout, plus transmissible. Cela est le point de départ de ce que nous avons appelé la nécessité d'une autonomisation méthodologique de l'observation par rapport aux données langagières, autonomisation relative, permettant de décrire (à l'aide des outils linguistiques qui jouent comme modèles techniques de description) les fonctionnements langagiers ; bien sûr, il faut faire des choix là encore et ceux-ci devraient pouvoir être caractérisés comme pertinents, non au regard d'une interprétation sociologique, mais au regard de la description sociologique de mécanismes ou processus sociologiques.

Dans cette perspective, nous ne pouvons pas rattacher immédiatement les données langagières émises par un acteur social particulier à sa seule intentionnalité, par exemple, ou à l'expression de ses représentations. L'autonomisation des données langagières permet de rendre visible l'hétérogénéité de l'activité langagière, et dans ce cas, il ne semble pas possible de mettre en relation directe la description de l'hétérogénéité de la matérialité langagière avec son mode d'existence sociale, qu'il s'agisse du niveau poétique ou du niveau esthétique⁶. De la description de la matérialité langagière à la description sociologique, il est nécessaire d'élaborer des médiations. On l'a vu, l'analyse de l'énonciation montre tout à la fois que le discours émis est aussi du discours indirect, et, par conséquent, polyphonique, qu'il est dirigé vers un autre, fût-ce l'observateur et qu'il est ainsi marqué d'une dimension interactive. Cela ne veut pas dire pour autant que l'acteur-émetteur n'a aucune responsabilité quant à son dire, mais que justement il faut décrire comment le langage construit sa responsabilité dans le langage, ce qui ne signifie pas pour autant sa responsabilité dans l'action. De même, l'acteur-émetteur n'invente pas le lexique ou les formes syntaxiques de son discours ou de son texte tout en étant « libre » ou « maître » de son discours : l'activité langagière est un incessant travail du sujet sur le langage, un incessant travail sur l'intertextualité, sur la mémoire sociale que représente le langage. Là encore, décrire ce travail de l'activité langagière, c'est en même temps voir comment le langage présente ainsi des « traces » d'une problématisation déjà ancienne du monde naturel ou social ou comment il renouvelle cette problématisation.

Ainsi, nous ne rejetons pas *a priori* les fonctionnements langagiers qui ont été tour à tour présentés dans les divers travaux interdisciplinaires vus jusqu'ici ; ils mettent en évidence de manière exclusive des opérations langagières : opération représentative, opération expressive, opération interactive, opération subjective, opération intertextuelle, opération constitutive du monde naturel et social si l'on s'intéresse notamment aux actes de discours. Mais nous n'accordons à ces opérations linguistiques aucune valeur ou qualité sociologique *a priori*. Encore faut-il voir comment ces opérations peuvent se relier aux autres opérations contenues dans l'activité ou l'action sociale,

6. Nous avons tout au long de l'article fait mention des trois niveaux d'analyse de Jean Molino (niveau neutre, niveau poétique, niveau esthétique). On trouve la description de ces trois niveaux dans de nombreux textes de l'auteur, (voir Molino, 1975, 1989).

aux autres dimensions de l'action sociale, et qualifier les opérations linguistiques par rapport à elles. Si l'on admet que l'action sociale est constituée, entre autres, de cinq dimensions — épistémologique, éthique, esthétique, politique, et praxéologique — les opérations langagières peuvent être des opérations cognitives ou représentatives légitimant ou informant l'action sociale, les opérations langagières analysées par les interactionnistes renvoyant plus précisément quant à elles à la dimension politique /éthique, reste que la mémoire et la transformation sociale ne peuvent s'étudier qu'à travers une mise en rapport entre les opérations langagières intertextuelles et la dimension proprement praxéologique et esthétique de l'action sociale (nous entendons par praxéologique la dimension qui intègre la matérialité historique et culturelle de l'action sociale). De plus, il faudrait pouvoir, toujours au niveau de la description des données langagières, hiérarchiser les diverses opérations ainsi décrites à partir de la même matérialité linguistique pour pouvoir les articuler de manière plus intégrée aux autres dimensions de l'action sociale.

Dans tous les cas, l'activité langagière, ainsi observée et reconstituée dans sa complexité et son hétérogénéité fondamentale, nécessite du sociologue qu'il institue la dimension anthropologique comme fondement de l'analyse sociologique, avec ses deux propriétés apparemment contradictoires : nécessaire parce que, sans l'intelligence humaine et les capacités d'inventivité, il n'y a pas de social possible, arbitraire parce qu'elle se déploie sous des formes culturelles historiques relatives. Mais seule l'hypothèse d'inventivité des solutions culturelles en réponse aux problèmes de l'habitabilité du monde naturel et social permet de comprendre ce double jeu de la stabilité et du changement social. Les opérations épistémologiques dont on peut retrouver des « traces » dans la matérialité langagière nous conduisent ainsi vers un dernier concept à la frontière effective du social et du linguistique, le concept de dialogisme que nous devons à M. Bakhtine (1977), et vers l'hypothèse de la pluri-accentuation du lexique, en les étendant aux dimensions de l'action sociale autres que la dimension politique. L'usage du langage qui accompagne toute action sociale se noue dans ce travail dialogique et le récite continûment.

Ces considérations peuvent ouvrir aux sociologues mais aussi aux linguistes un terrain nouveau de recherches. Pour finir, je soulignerai ici les travaux qui pourraient réunir à parts égales linguistes, historiens et sociologues : recherche des périodes historiques et des moments sociologiques particuliers à partir desquels apparaissent des innovations linguistiques : poursuivre ainsi les recherches comparatives sur les dictionnaires de la langue française, donner un sens linguistique spécifique à ce que des historiens à la suite de Michel Foucault ont appelé l'événement d'archives, ou s'interroger sur les usages linguistiques que font les acteurs sociaux et leurs conditions de réussite, comme l'a fait remarquablement G. Duby à propos de l'usage de la tripartition dumézilienne guerrier/paysan/prêtre, usage binaire dans un premier temps qui n'a aucune efficacité sociale, usage ternaire ensuite qui fonde ou accompagne la constitution de la féodalité.

Nicole RAMOGNINO

LAMES

Université de Provence

5, rue du Château de l'Horloge

B.P. 647 13094 Aix-en-Provence cedex 2

France

Courriel : ramo@aixup.univ-aix.fr

RÉSUMÉ

Cet article passe en revue les relations interdisciplinaires entre linguistique et sociologie des années soixante à nos jours. Trois moments sont découpés dans le développement de la linguistique : la période structurale, les théories de l'énonciation, la pragmatique. L'auteure s'emploie à mettre en lumière les modalités différentes qu'ont connues ces relations et tente d'en faire le bilan à partir du point de vue d'une théorie de la description. Cette dernière postule une autonomie relative de l'observation formelle de la matérialité langagière (les données langagières) comme moment précédant la description proprement sociologique des pratiques sociales. L'intérêt d'une telle perspective est qu'elle permet de reculer le moment interprétatif le plus tard possible et de faire ressortir l'hétérogénéité des fonctionnements langagiers, en prélude à la mise au jour de l'hétérogénéité des logiques sociales.

SUMMARY

This paper reviews interdisciplinary relations between linguistics and sociology from the 1960s until the present. Three moments in the development of linguistics are outlined : the structural period, enunciation theories and pragmatics. The objective is to bring out the different modalities in these relations and attempt to make an assessment from the point of view of a theory of description. The latter postulates a relative autonomy in the formal observation of the materiality of language (language data) as the moment preceding the strictly sociological description of social practices. This perspective is interesting in that it allows us to push back the moment of interpretation as far as possible and to expose the heterogeneity of language functions, as a prelude to exposing the heterogeneity of social logic.

RESUMEN

Este texto repasa las relaciones interdisciplinarias entre lingüística y sociología desde los años 1960 hasta nuestros días. Tres momentos son recordados en el desarrollo de la lingüística : el período estructural, las teorías de la enunciación y la pragmática. El objetivo apunta a esclarecer las diferentes modalidades que concocieron esas relaciones e intenta hacer el balance a partir del punto de vista de una teoría de la descripción. Esta última postula una autonomía relativa de la observación formal de la materialidad del lenguaje (los datos del lenguaje) como momento que precede la descripción propiamente sociológica de las prácticas sociales. El interés de tal perspectiva es que ella permite de retrasar el momento interpretativo lo más posible y poner al día la heterogeneidad de los funcionamientos del lenguaje, como preludio a la puesta al día de la heterogeneidad de las lógicas sociales.

BIBLIOGRAPHIE

- AUTHIER-REVUZ, Jacqueline (1995), *Ces mots qui ne vont pas de soi. Boucles réflexives et non-coïncidences du dire*, t. 1 et 2, Paris, Larousse.
- BAKHTINE, Mikhaïl (1977), *Le marxisme et la philosophie du langage. Essai d'application de la méthode sociologique en linguistique*, Paris, Minuit.
- BARTHES, Roland (1964), « Rhétorique de l'image », *Communications*, Seuil, p. 40-51.
- BAUTIER, Elisabeth (1995), *Pratiques langagières, pratiques sociales. De la sociolinguistique à la sociologie du langage*, Paris, L'Harmattan, coll. « Sémantiques ».
- BERNSTEIN, Basil (1975), *Langage et classes sociales. Codes socio-linguistiques et contrôle social*, Présentation de J.-C. Chamboredon, Paris, Minuit, coll. « Le sens commun ».
- BERTHELOT, Jean-Michel (1993), « Pluralité et cumulativité : d'un sain usage de la formalisation en sociologie », dans *Sociologie et sociétés*, vol. 25, n° 2, p. 23-36.
- DEMAZIÈRE, D., et C. DUBAR (1997), *Analyser les entretiens biographiques. L'exemple des récits d'insertion*, Paris, Nathan Essais et Recherches.
- DUBY, Georges (1978), *Les trois ordres ou l'imaginaire du féodalisme*, Paris, Gallimard, Bibliothèque des sciences humaines.
- FOUCAULT, Michel (1969), *L'archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, Bibliothèque des sciences humaines.
- GARDIN, B., J. B. MARCELLESI, et LE GRECO Rouen (1980), *Sociolinguistique Approches, théories, pratiques*, Publications de l'Université de Rouen.
- GARDIN, Jean-Claude (1974), *Les analyses de discours*, Paris Delachaux et Niestlé.
- GARDIN, Jean-Claude (1991), *Le calcul et la raison. Essais sur la formalisation du discours savant*, Paris, Éditions de l'EHESS.
- GREIMAS, A. J. (1964), *Cours de sémantique...* Fascicules ronéotypés, École normale supérieure de Saint-Cloud, Laboratoire de philologie française.
- HABERMAS, Jürgen ([1984], 1995), *Sociologie et théorie du langage*, Paris, Armand Colin, coll. « Théories ».
- KARSENTI, Bruno (1997), *L'homme total. Sociologie, anthropologie et philosophie chez Marcel Mauss*, Paris, PUF, Pratiques théoriques.
- LABOV, W. (1976), *Sociolinguistique*, Paris, Minuit.
- LAHIRE, Bernard (1993), *Culture écrite et inégalités scolaires Sociologie de « l'échec scolaire » à l'école primaire*, Lyon, Presses universitaires de Lyon.
- MAINGUENEAU, Dominique (1995), « Les analyses du discours en France », *Langages*, n° 117, Éditions Larousse.
- MOLINO, Jean (1975), « Fait musical et sémiologie de la musique », *Musique en jeu*, n° 17.
- MOLINO, Jean (1983), « Sémantique et/ou roman feuilleton ? Sur un style d'analyse sémantique qui semble à la mode aujourd'hui », *Linguisticae Investigationes*, vol. 7, n° 2, p. 401-422.
- MOLINO, Jean (1989), « Interpréter », dans C. Reichler *L'interprétation des textes*, Minuit, Paris, p. 9-52.
- NATALI, J. ([1981], 1987), « Seshat et l'analyse poétique : à propos des critiques des "Chats" de Baudelaire », dans J.-C. Gardin et autres, *La logique du plausible : essais d'épistémologie pratique*, 2^e éd. rev. et aug., Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, p. 103-144.
- PASSERON, Jean-Claude (1991), *Le raisonnement sociologique. L'espace non-poppérien du raisonnement naturel*, Paris, Nathan.
- PÊCHEUX, Michel (1969), *L'analyse automatique du discours*, Paris, Dunod.
- PÊCHEUX, Michel (1975b), (en collaboration avec C. Fuchs, A. Grésillon et P. Henry), « Analyse du discours, langue et idéologies », *Langages*, n° 37, Éditions Larousse.
- PÊCHEUX, Michel (1975a), *Les vérités de la palice, linguistique, sémantique, philosophie*, Paris, François Maspero.
- PÊCHEUX, Michel (1990), *L'inquiétude du discours*, textes choisis et présentés par D. Maldidier, Centre national des lettres et Éditions des Cendres.